

Histoire et civilisation de Byzance

M. Paul LEMERLE, membre de l'Institut

(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

Le sujet du premier des deux cours était : « Byzance et la culture antique, depuis les origines jusqu'à l'iconoclasme ». Depuis les origines, c'est-à-dire depuis la fracture de l'ancien monde gréco-romain, dont la fondation de Constantinople est non pas la cause, mais le signe le plus visible. L'oubli de la langue grecque dans la *pars occidentalis*, celui de la langue latine dans la *pars orientalis*, en sont dans une certaine mesure le résultat, lourd de conséquences.

L'importance de l'enjeu est révélée par ce qui se passe dans l'Orient byzantin du iv^e au vii^e siècle, de Constantin à Héraclius. L'attitude vis-à-vis de l'humanisme antique se résume en deux mots : *rhétorique*, c'est-à-dire plus qu'un mode d'expression, véritablement un mode de pensée, ou une conception du rapport entre la pensée et l'expression, impliquant que leur rôle est envisagé d'une façon plus pratique ou pragmatique qu'esthétique ; et *florilège*, c'est-à-dire l'habitude de ne plus connaître les auteurs et les textes dans leur intégrité, mais sous forme d'extraits ou de citations, ce qui n'est point paresse d'esprit, mais un autre abandon du point de vue esthétique au profit de l'efficacité pratique, car il s'agit de constituer un arsenal (une « panoplie ») d'arguments fondés sur le principe d'autorité ; ce qui correspond au caractère de littérature de références qui si tôt et si profondément a marqué les écrits chrétiens. Que le judéo-christianisme soit foncièrement étranger à l'hellénisme, c'est trop évident, même quand la beauté de la langue de Platon arrache un involontaire cri d'admiration à Théodoret de Cyr, qui avait reçu à Antioche une instruction supérieure poussée, mais qui n'en dirige pas moins contre la science et la philosophie grecques les lourdes machines de sa « Thérapeutique des maladies helléniques », et nous fait penser que l'apologétique est à la philosophie ce que l'hagiographie est à l'histoire.

En face des menaces pesant sur l'hellénisme, un autre phénomène agit en sens contraire : l'identification de l'Eglise à l'Etat, et dans une certaine mesure de l'Etat à l'Eglise. La conséquence est, en effet, que l'Eglise ne peut se passer de l'Etat et de ses structures, et pour commencer, ne peut condamner l'irremplaçable préparation aux carrières publiques, l'irremplaçable moyen de promotion sociale aussi, qu'est l'enseignement donné dans les écoles publiques. En Orient, à la différence de l'Occident, le christianisme

trionphant n'a pas revendiqué, en face de l'école païenne ou contre elle, une école chrétienne ; en face de l'instruction profane ou contre elle, une instruction religieuse. Une certaine continuité de la tradition antique se trouvera ainsi préservée. Un bon exemple de la complexité et, en un sens, de l'ambiguïté de la position de l'Eglise nous est donnée par son historien Socrate, qui écrivait au milieu du v^e siècle. Il rapporte qu'au moment où l'empereur Julien semblait établir une discrimination, dans le domaine de l'enseignement public, entre chrétiens et païens, au profit de ces derniers, deux chrétiens entreprirent de donner à leurs coreligionnaires des livres d'instruction bien à eux, l'un mettant l'Ancien Testament en vers classiques, l'autre le Nouveau Testament en forme de dialogues platoniciens. Ils n'eurent aucun succès, et Socrate déclare tout net que leur échec fut l'effet de la Providence, ce qui témoigne d'une clairvoyance remarquable quant aux dangers qu'une telle entreprise eût fait courir au christianisme lui-même. Après quoi il ajoute à peu près ceci : « N'ai-je pas tort de voir la Providence dans le fait que les chrétiens durent continuer à recevoir la *paideia* hellénique ? Eh bien non, car le Christ et ses disciples n'ont ni approuvé ni condamné la culture de la Grèce antique, et cela intentionnellement. Car d'une part il y a des philosophes grecs qui, sans avoir eu la vraie connaissance de Dieu, y préparent assez bien. D'autre part, les Ecritures Saintes, pour admirables et divines qu'elles soient, n'enseignent pourtant pas la logique, indispensable aux chrétiens pour combattre à armes égales les erreurs helléniques ».

Néanmoins tout n'alla pas pour le mieux. Dans les grandes cités provinciales, les Ecoles s'éteignirent les unes après les autres. A Constantinople, qui avait longtemps donné l'exemple — sous Constance, créateur du scriptorium et de la bibliothèque impériale, sous Théodose, créateur de l'Université d'Etat —, le règne de Justinien marque le commencement d'un déclin du haut enseignement profane et de la culture : fermeture de l'Ecole d'Athènes, persécution des païens, autodafé de livres, suppression de chaires, abaissement du corps enseignant. Le siècle où fut construit Sainte-Sophie est aussi celui où les signes les plus inquiétants apparaissent.

Puis viennent les deux siècles obscurs qui sont marqués par une crise extérieure, la lutte à mort contre les Arabes, et une crise intérieure, l'iconoclasme. Que les deux soient liées, et que l'importance prise alors par les provinces asiatiques de l'empire ait été dans l'une et l'autre déterminante, c'est ce que suggèrera déjà la coïncidence du rétablissement officiel des images, au milieu du ix^e siècle, et du relâchement, sinon de la disparition, de la menace arabe. Une autre coïncidence, pour nous plus riche de sens, apparaît entre la restauration des images et l'épanouissement d'une renaissance humaniste.

Ce qu'en dépit de l'indigence des sources, détruites ou déformées par le parti des images triomphant, on peut constater, se ramène schématiquement à ceci : 1) aucun manuscrit profane copié pendant cette période n'est parvenu jusqu'à nous ; mais il faut ajouter que nous n'avons pas non plus de manus-

crits religieux, ce qui suggère qu'un naufrage a englouti toute la production des scriptoria ; 2) nous n'avons pratiquement pas d'informations sur les écoles, sauf dans les Vies de saints ; on y voit, d'une part, que l'on continue à se préparer aux carrières de la fonction publique en s'instruisant dans la grammaire, l'orthographe et la tachygraphie ; d'autre part, que les programmes de l'enseignement moyen de culture générale, le trivium littéraire et le quadrivium scientifique, l'*enkyklios paideia*, n'ont pas subi de changements profonds ; 3) quant à l'enseignement supérieur ou universitaire, celui des « didascales œcuméniques », il semble avoir survécu jusque vers le milieu du VII^e siècle, puis, sans qu'aucune mesure connue de nous ait été prise contre lui, il disparaît et nous n'en avons plus aucune mention. Un phénomène de ralentissement, de contraction, qui en gros correspond à la menace arabe aux frontières et à la crise iconoclaste au dedans, n'est pas niable. C'est ce qui a permis de qualifier de « renaissance » le phénomène contraire qui apparaît à la fin du VIII^e et au IX^e siècle.

Pendant longtemps cette renaissance n'a pas conscience d'elle-même, et ne se laisse pour nous déceler que grâce à la convergence d'un certain nombre de faits, apparemment sans lien, mais qui concourent au même résultat : dans l'écriture, le passage de l'onciale à la minuscule littéraire (le plus ancien témoin daté est l'évangéliste Uspenskij, 835), dont la généralisation aura pour l'histoire du livre des conséquences qu'il n'est pas exagéré de comparer à celles, plus tard, de l'invention de l'imprimerie ; la multiplication des ateliers de copie, dont il est vrai que les mieux connus, au tournant des VIII^e-IX^e siècles, sont des scriptoria monastiques (en tête, celui du Stoudios), dont la production en livres profanes fut probablement limitée, mais dont le rapide développement reste cependant un fait important ; enfin l'apparition des premières grandes figures d'hommes de culture.

Ceux-ci se définissent encore, dans cette première période de l'humanisme renaissant, par rapport à l'iconoclasme. Dans le parti des images, on a surtout retenu l'exemple de deux patriarches sortis de la haute bourgeoisie constantinopolitaine, qui se destinaient aux grands postes de l'État et reçurent de maîtres privés la meilleure instruction que l'on pouvait recevoir vers le milieu ou dans la seconde moitié du VIII^e siècle, et qui furent d'ailleurs dans l'État laïque jusqu'à leur élévation au patriarcat, Tarasios et Nicéphore. Sur ce dernier surtout, ses propres œuvres et son biographe Ignace nous renseignent assez bien. Il aurait successivement appris la grammaire, puis la rhétorique, puis les sciences — arithmétique, géométrie, musique, astronomie — enfin la philosophie. Celle-ci, s'il faut en croire un passage aussi intéressant qu'énigmatique d'Ignace, aurait principalement consisté en un traité élémentaire de logique aristotélicienne. Cela conduit à se demander dans quelle mesure la spéculation autour du problème de l'image, la nécessité pour les deux partis d'argumenter et spécialement pour les orthodoxes de parer la dangereuse dialectique de leurs adversaires, furent à l'origine d'un retour à l'aristotélisme. On devine, d'autre part, que le parti des images et celui

des aristotéliens ne font qu'un, ou si l'on préfère que les défenseurs des images et les défenseurs de la tradition hellénique sont dans le même camp.

Du côté des iconoclastes, on a pris comme principal exemple Jean le Grammairien, qui apparaît en pleine lumière au début du ix^e siècle : un patriarche encore, et lui aussi sorti de la grande bourgeoisie de la capitale ; un dénicheur de vieux textes ; un redoutable dialecticien, à qui l'on envoyait les iconodoules dont la conversion tenait spécialement au cœur de l'empereur ; un homme de science, dont le savoir parut si surprenant que la tradition fit bientôt de lui une sorte de docteur Faust.

Pour terminer, on a fait la critique des témoignages concernant Léon le Philosophe ou le Mathématicien, et tenté de les interpréter. Né lui aussi à Constantinople, un peu avant 800, mais n'y trouvant pas de maîtres qui pussent lui enseigner autre chose que la grammaire, il se rend dans l'île d'Andros auprès d'un savant homme qui lui enseigne les principes de la rhétorique, de la philosophie et de l'arithmétique ; puis il complète lui-même sa formation en chassant les vieux livres dans les poussiéreuses bibliothèques des couvents. Diverses circonstances, où le calife Mamun joue un rôle, le mettent en vedette : il est chargé par l'empereur iconoclaste Théophile de donner, dans la capitale, un enseignement public, où l'on doit voir le premier signe d'une renaissance de l'Université. Le patriarche iconoclaste Jean fait de lui, en 840, un archevêque de Thessalonique. La restauration des images, en 843, le rend à ses études. Le reste de sa vie, à Constantinople, va être marqué par une grande œuvre : la reconstitution, dans l'un des bâtiments du grand palais, et la direction d'une Ecole supérieure, comprenant quatre départements, grammaire, philosophie, géométrie, astronomie. Nous avons, par chance, des renseignements sur l'œuvre de philologue de Léon, qui porta notamment sur le texte de Platon ; sur son enseignement, puisque nous possédons le texte ou l'abrégé d'une leçon qu'il fit sur Euclide ; sur les livres de sa bibliothèque ; et sur ses connaissances scientifiques. Nous avons aussi, si je ne me trompe, un témoignage remarquable sur la crise de conscience qui, dans la seconde moitié du ix^e siècle, autour de Léon, et à cause de l'élan qu'il donna à un humanisme profane, tourmenta certains esprits : ce sont les deux pamphlets qu'un ancien disciple de Léon, Constantin le Sicilien, dirigea contre son maître, en l'accusant de paganisme et d'impiété. Le conflit entre un christianisme intransigeant et l'humanisme renaissant y apparaît dans toute sa violence, et montre bien que nous sommes à une période-charnière dans l'histoire de la culture à Byzance. On voit aussi combien cette dernière est alors en avance sur l'Occident.

On voudrait, dans les conférences de l'an prochain, étudier les deux grandes figures que sont Aréthas de Césarée et Photius, et conduire cette recherche jusqu'à ce qui doit en être à nos yeux le terme logique, c'est-à-dire l'encyclopédisme du x^e siècle.

Le second cours avait pour sujet les rapports entre Byzance et les Slaves pendant les premiers siècles de l'empire. Il a été principalement consacré à étudier de ce point de vue le livre I des « Miracles de saint Démétrius » et à en préparer l'édition.

Les caractères généraux de ce Livre I des *Miracula* sont depuis longtemps clairs. Il est l'œuvre de l'archevêque de Thessalonique Jean, et a été composé entre 613 et 626. Il a pour objet d'exalter le rôle de saint Démétrius comme patron et protecteur de la ville. Il le fait en rapportant une série d'événements, dans un ordre logique et non chronologique. L'auteur évoque souvent des souvenirs personnels, mais utilise très largement une tradition orale qu'il a recueillie d'un de ses prédécesseurs à Thessalonique, l'archevêque Eusèbe (attesté entre 597 et 603).

Dans cet ouvrage, qui semble bien nous être parvenu complet et sans interpolations, deux épisodes, relatifs à l'assistance apportée par saint Démétrius à Thessalonique assiégée, concernent les Slaves : ce sont, dans les éditions (très médiocres) dont nous disposons actuellement, les chap. I 12 et I 13-15. Tous deux se placent sous l'épiscopat d'Eusèbe, mais I 12 est chronologiquement postérieur à I 13-15 : il s'agit d'une attaque surprise menée de nuit par quelques milliers de Sklavènes, et l'on voit que les Thessaloniens sont entraînés à ce genre d'alerte, et organisés pour se défendre.

Au contraire, I 13-15, qu'Eusèbe déclare avoir réservé pour la fin de son ouvrage parce que c'est le plus grand miracle qui ait été fait jusque là par le saint patron de Thessalonique dans le plus grand danger que la ville ait encore couru, raconte l'assaut conduit pendant une semaine, par une puissante armée avaro-sklavène, contre Thessalonique *qui voyait pour la première fois des ennemis sous ses murs*. Le récit, fort détaillé, est du plus grand intérêt, et a l'avantage de donner une date : l'approche des ennemis est annoncée un dimanche 22 septembre, ce qui laisse le choix entre les années 586 et 597. On a examiné attentivement les raisons, tirées de l'étude interne du texte, qui invitent à choisir 597. Et l'on a pour cette date, dans *Miracula* I 13-15, un tableau précis de la situation dans les Balkans, où les Sklavènes sont nombreux, mais soumis aux Avars, qui apparaissent comme les maîtres, et se lancent pour la première fois à l'attaque de Thessalonique. Ils ne l'avaient encore jamais vue : ils prennent, de nuit il est vrai, le sanctuaire suburbain de sainte Matrone pour la ville elle-même. Ils avaient réuni une armée très forte (même si elle n'atteignait pas les 100 000 hommes que dit le texte), appuyée par une puissante artillerie de siège. Ils échouent cependant, et l'une des causes de cet échec fut — fait important — la défection qui se mit dans les rangs des Sklavènes, dès le troisième jour du siège. Après la retraite précipitée des Avars, qui se croyaient d'ailleurs menacés par la disette, beaucoup de Sklavènes demandent à rester à Thessalonique.

L'étude du Livre I des *Miracula* ne saurait aller sans celle d'une partie au moins du Livre II (encore plus mal édité, et même partiellement inédit).

Elle a conduit à des résultats en partie provisoires, mais déjà très neufs. L'auteur anonyme de ce Livre II, dans son introduction (mutilée), s'étonne que son prédécesseur Jean n'ait pas dans son propre ouvrage raconté *tous* les sièges que Thessalonique a subis de son temps. Il entreprend de combler cette lacune, avant d'arriver aux événements plus récents, et c'est le sujet de ses trois premiers chapitres. Or, le premier chapitre raconte une attaque de la muraille maritime de la ville, menée par les troupes du chef sklavène Chatzôn, pendant qu'une attaque simultanée, dont on ne dit rien de précis, est dirigée contre la muraille terrestre. De nombreux indices amènent à penser que II 1 n'est qu'un doublet de I 13-15. Je veux dire que I 13-15 est un récit du siège de 597 tel que l'a vécu et vu quelqu'un qui combattait sur la muraille terrestre, comme ce fut en effet le cas, il nous le dit, de Jean, l'auteur du Livre I. Tandis que II 1, qui n'est pas l'œuvre d'un témoin direct, a pour source un récit ou un rapport écrit, de caractère très technique, des opérations qui dans la même semaine se déroulèrent le long du front de mer, et où furent engagés seulement des Sklavènes. L'auteur du Livre II n'a pas fait le rapprochement entre sa source et I 13-15. En fait, les deux textes se complètent.

Le deuxième chapitre (II 2), mal construit, embarrasse fort. Il raconte un siège de Thessalonique par les avaro-sklavènes, qui aurait duré trente-trois jours et aurait pris fin sur une sorte de compromis. Deux hypothèses doivent être considérées. Ou bien c'est encore, mais d'après une source indépendante, un doublet de I 13-15 (et donc aussi de II 1), car il y a des ressemblances assez nombreuses. Ou bien, car il y a aussi des différences, il s'agit d'un autre siège, qui cependant se place encore — l'auteur le dit expressément — sous l'épiscopat de Jean ; et les ressemblances peuvent s'expliquer par le fait que s'était constituée une sorte de *thématique* dans l'interprétation hagiographique des sièges de Thessalonique. De toute façon la valeur de II 2 est suspecte.

Quant à II 3, c'est le récit d'un séisme que l'archevêque Jean aurait de son vivant épargné par ses prières à Thessalonique, mais qui se serait produit un mois après sa mort (le seul séisme connu qui pourrait à la rigueur convenir est du 20 avril 611), et il introduit un miracle de saint Démétrius qui, aux ennemis accourus pour piller, fait apparaître la ville intacte. A quoi est rattaché artificiellement le récit d'un incendie mystérieux et total de la basilique Saint-Démétrius, incendie qui cependant n'aurait duré que deux heures, déblaiement des ruines compris, et aurait été suivi d'une reconstruction de la basilique aussi belle qu'auparavant. Il n'y a, dans ce chapitre lui aussi mal construit, que le souvenir vague et complètement déformé d'un séisme d'une part, d'un incendie de l'autre (servant tous deux de prétextes à des miracles du saint patron). Or, il y a, dans le Livre I, et séisme, et incendie.

On se propose de continuer et, si possible, d'achever l'an prochain l'étude du Livre II et la préparation de l'édition.

AUTRES TRAVAUX

Le professeur a rendu compte de l'activité de son séminaire à la IV^e section de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, dans l'Annuaire 1967-1968 de cette Section.

Il a publié notamment : sa leçon inaugurale dans la chaire d'Histoire et civilisation de Byzance au Collège de France (n^o 49) ; « L'art byzantin », dans le *Dictionnaire universel de l'art et des artistes*, II, Paris, 1967, p. 211-238 ; « Roga et rente d'Etat aux x^e-xi^e siècles », dans *Revue des Etudes byzantines*, 1967, t. 25, p. 77-100.

Il a fait paraître le tome III des *Travaux et mémoires*, le tome IV des *Archives de l'Athos*, et continué de diriger plusieurs collections et publications, ainsi que la préparation de thèses de doctorat d'Etat ou de 3^e Cycle.

Il a assuré la direction du Centre de recherches d'histoire et civilisation de Byzance (dont M^{me} H. Ahrweiler, professeur à la Sorbonne, est directeur-adjoint), ainsi que celle, au Centre national de la Recherche scientifique, de l'E.R.A. n^o 64 et de la R.C.P. n^o 94.

Il a pris part, à Bucarest, en septembre 1967, au Congrès organisé par l'Association internationale pour les études sur le Sud-Est européen ; il a été invité à donner une conférence à Rome, à l'Ecole française d'archéologie, en mars 1968.

Il a été nommé membre étranger de l'Académie d'Athènes, et membre associé de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de Palerme.